

a la croisee des chemins

15 mai 2010 – 00h05

— Essayons de ne pas faire de bruit, souffla Merle en veillant à ne marcher que sur le tapis et à ne pas faire crisser le bois de la rampe. Autrement, la suite de la visite aurait été compromise.

L'escalier qui desservait les étages de l'auberge était fait de bois, et un tapis tombait en cascade sur ses marches un peu inégales. Une dizaine d'entre elles plus haut, se trouvait un petit palier sur lequel donnaient les toilettes de l'établissement. Un décrochement sur la gauche, et l'escalier repartait de plus belle pour s'interrompre avec l'avènement du premier étage, là où se trouvaient la moitié des chambres de l'auberge. Il s'engagea dans ce couloir, laissant derrière eux la prolongation de l'escalier qui montait vers le second, puis le troisième dont les mansardes. Sur le tapis, il traversa le couloir sans le moindre bruit et s'arrêta devant la porte de la chambre quatre (notée 14, puisqu'elle était au premier), tout au bout du couloir. Elle était située juste à côté de celle de Seamus et était inoccupée. Là, il enfonça sa main dans sa poche et y chercha quelque chose, tout en regardant celle qui l'avait suivi.

— L'auberge est un bien meilleur changeforme que moi, tu vas voir, dit-il avec presque de l'amusement.

Saule - ou Enguerrand en son temps - en seraient restés interdits. Jamais Merle ne plaisantait avec ça... Absolument jamais. Sur ces paroles, il trouva ce qu'il cherchait. Une clef, de taille moyenne, faite dans un étain parfaitement banal. C'était le passe-partout de l'auberge, celle dont chaque employé possédait un exemplaire et qui ouvrait toutes les portes. De sa récente métamorphose, il ne semblait plus rien lui rester d'autre que son nouveau visage.

L'avertissement de Merle avait été tout à fait inutile. La seule chose que Mélina voulait éviter était que Caupo se réveille et ne vienne interrompre cette soirée. Elle ne connaissait pas le mot *changeforme* mais l'interpréta

sans mal à la lumière du contexte. Pourquoi employer ce terme en parlant de l'établissement hôtelier ? Dans son ignorance, elle n'avait à aucun moment soupçonné que la chambre qu'elle occupait dorénavant avait été choisie aléatoirement. Elle se pencha et observa la clé tourner dans la serrure.

— Qu'y a-t-il là-dedans ?, demanda-t-elle avec une impatience palpable.

La chambre numéro quatre cumulait des avantages que Merle avait pris en considération. D'une part, elle était inoccupée, ce qui était en quelque sorte une condition impérative pour ce que Merle avait à montrer. D'autre part, elle se trouvait au fond du couloir, ce qui avait d'évidents avantages acoustiques. Ils pourraient parler sans réveiller Caupo, qui dormait deux chambres au dessus. Seamus, dans la chambre cinq (numérotée 15), était sûrement en train de lire un livre. Dans la chambre trois (etc.), le vieil Aeromys séjournait après un dégât des eaux dans sa petite maison de bois posée sur le toit d'un immeuble haussmannien des Grands Boulevards. Il était sourd comme un pot, ça ne poserait pas de problème.

Ce qu'il y avait dedans ? Merle sourit devant l'impatience de Mélina. C'était une chambre, et Mélina aurait pu s'attendre à ce qu'elle fut assez semblable à la sienne. Le fait était, cependant, que les chambres du Chat qui Pêche n'étaient effectivement jamais deux fois les mêmes. Ce qu'ils trouveraient derrière la porte ? Merle n'en savait pas plus que Mélina, car des milliers de possibilités se bouscuaient pour gagner la réalité.

— Nous allons voir..., dit-il tandis que la serrure obéissait.

La clef disparut à nouveau dans sa poche, et sa main fit tourner le bouton de porte dans un petit claquement sec. Avec autant de curiosité que son amie, le commis poussa la porte de sa main et répandit dans la lumière tamisée du couloir un peu de celle, plus dorée, de l'intérieur de la pièce. Une seconde encore, et le passage fut ouvert en grand.

C'était une chambre, oui. D'un style médiéval-sorcier soigné et parfaitement entretenu. Une lourde commode rivetée faisait face à la porte, entre deux fenêtres à meneaux portant des vitraux représentant des chats et des poissons. Un lit haut à baldaquins pourpres se trouvait à leur gauche, près d'une tablette de bois massif portant une bassine et un pichet en grès. Le plancher de chêne était couvert d'un tapis épais de laine brodée d'entrelacs qui rappelaient le tracé de la Seine entre les quais de Lutèce. Au plafond, brûlaient des chandelles suspendues dans les airs, autour d'une unique lanterne centrale.

— La chambre de Jonquille Ker Dollec !, dit Merle en faisant juste un pas à l'intérieur, avec visiblement un air heureux. Je ne l'avais pas vue revenir depuis au moins, mmm... deux ans, peut-être.

Jonquille Ker Dollec avait été une femme d'une grande famille de Bretagne, en des temps reculés. Elle s'était prise d'affection pour le Chat qui Pêche et avait réservé cette chambre pendant plus de douze ans, simplement pour

venir y lire et y regarder les clochers de Notre Dame. Merle trouvait qu'on sentait encore une odeur de jasmin et de chèvrefeuille, dans cette pièce. Et elle n'avait pas changé, en deux années de temps.

Il fallut quelques dixièmes de secondes aux yeux de Mélina pour s'habituer à la lumière dorée de la chambre qui tranchait avec la pénombre du couloir. Elle la trouva immédiatement à son goût, ayant toujours été fascinée par le Moyen-Âge, et apprécia particulièrement les fenêtres. Après les chats qui péchaient dans les poubelles derrière la cuisine, ceux des vitraux lorgnaient sur les poissons avec un air de prédateurs. L'auberge portait décidément bien son nom.

Faisant un pas à l'intérieur de la pièce, ce qui la frappa surtout fut la différence qu'il y avait entre cette chambre-ci et celle qu'elle occupait depuis l'après-midi. Mais ce qui la questionnait le plus était pourquoi Merle lui montrait cette chambre. Elle regardait dans tous les coins, persuadée d'avoir loupé quelque chose d'important.

— Toutes les chambres ont une décoration différente ?, souffla-t-elle, se demandant si c'était là ce que Merle voulait illustrer.

Sur le tapis, dans l'entrée de la chambre médiévale, ce dernier regardait lui aussi autour de lui avec presque autant d'émerveillement que Mélina. Ceci aussi aurait pu mettre la puce à l'oreille de la jeune-femme, car Merle était le commis de cet établissement : celui qui venait apporter dans les chambres l'une ou l'autre des requêtes des hôtes et qui veillait à ce que le niveau d'eau des pichets de toilette fut toujours à bonne hauteur. Or, il était évident qu'il ne marchait pas souvent sur ce tapis et qu'il n'admirait que rarement ce baldaquin.

— Il n'y en a pas deux pareilles, répondit-il à la question de Mélina, se doutant que cette dernière était loin d'imaginer combien de chambres constituaient cette diversité.

A l'air qui était le sien, elle ne voyait pas encore où il voulait en venir, et il s'en amusait un peu. Il ne le ferait pas longtemps. Ce n'était pas correct. Et il brûlait de toute façon trop d'envie de lui révéler un peu plus de ce secret du Chat qui Pêche. Merle n'était pas très bon dans l'art de conserver les surprises, tout comme il était un piètre menteur.

— Elles portent chacune la marque de l'époque où elles ont été aménagées...

C'était tout à fait ça. Chaque chambre de l'établissement racontait à elle seule un peu de l'histoire du monde, comme une photographie du moment où elle avait été installée par l'un des ancêtres d'Anthémis Caupona. Merle ne savait pas à quoi ressemblait celle que Mélina avait reçue. Mais il était certain que le hasard devait avoir bien fait les choses.

— Mais tu vas voir viens.

a la croisee des chemins

Il refit deux pas en arrière et sortit sur le pallier, à l'endroit même où il avait fouillé dans sa poche une minute ou deux plus tôt pour en tirer le passe-partout. Sa main déjà sur la poignée ronde et cuivrée, il attendit que son amie repasse dans la lumière tamisée du couloir.

Cette dernière s'exécuta, encore interrogative malgré ce début d'explication. Merle semblait déjà bien impatient de ressortir. Voulait-il l'emmener dans une autre chambre pour lui montrer une autre décoration ? Elle restait avec un sentiment d'inachèvement, mais soit. Elle repassa sur le tapis du couloir.

L'oiseau referma la porte en la tirant d'un geste. Un petit claquement vint confirmer que le loquet avait bien fait son œuvre et la lumière redevint celle, tamisée et dansante, des candélabres du couloir. La chambre de Jonquille Ker Dollec s'était déjà évanouie, aussi silencieusement qu'elle s'était installée, mais rien ne le laissait soupçonner depuis le tapis feutré où les deux visiteurs se trouvaient alors.

Une seconde passa, peut-être deux, et la main du changeforme demeura posée sur le bouton de porte. Sans briser le silence qui s'était instauré, il leva ses yeux d'emprunt. Ils avaient quelque chose d'inhabituel, une sorte de malice qui lui était rare, et l'index de sa main droite se leva pour symboliser le chiffre « un ». Son majeur le suivit de près : « deux ». Enfin, son pouce relâcha son annulaire qui se leva à son tour. « Trois ». Il fit tourner le bouton de porte et libéra à nouveau la lumière de la chambre, qui envahit le couloir comme une nuée ardente de braises blanches.

Il leur fallut un instant pour s'habituer, tant elle était aveuglante, même en comparaison de la belle clarté dorée de la chambre qu'ils venaient de quitter. Lorsqu'enfin leur rétine daigna s'accoutumer, ils entrevirent le plancher de bouleau pâle d'une chambre blanchie à la chaux. Tout y était blanc, depuis les baldaquins de mousseline transparente piquée de perles de nacre jusqu'aux faïences du pichet. Le tapis portait les motifs caractéristiques de la belle-époque sorcière, et les rideaux de dentelle entrelaçaient des pentacles blancs d'une finesse remarquable.

Merle ne l'avait jamais vue, cette chambre, mais cela n'avait rien d'étonnant. Il lui semblait n'avoir pas assez d'une existence pour les visiter toutes, même s'il n'avait pas une très bonne idée de son espérance de vie. Avec un pas sur le côté, contre le mur du couloir, il invita Méлина à entrer d'un vague mouvement de tête. Et à sa suite, il passa sur le plancher d'un bois si clair qu'il semblait fait d'albâtre. Dans ses habits noirs, il avait l'air d'un morceau de charbon jeté dans un bol de lait de cornegriche, au milieu de cette pièce si claire. Dans la lumière des lampes à huiles, on n'aurait jamais cru que le reste de Lutèce fût baignée dans la nuit. La porte se referma derrière eux, et le commis replaça ses mains dans ses poches. Il n'y avait rien à dire. Un sourire suffisait.

La jeune-femme avait été de plus en plus perplexe quant à l'attitude du commis, mais abandonna toute tentative de questionnement lorsque la

lumière de la porte réouverte l'aveugla. La chambre de Jonquille Ker Dollec avait-elle vu s'ouvrir la fenêtre, ou s'allumer sa lanterne ? Non. Elle découvrit du regard la nouvelle chambre qui s'ouvrait devant elle et poussa un « oh » de surprise. Elle passa plusieurs fois ses mains devant ses yeux, comme pour effacer un rêve, mais la réalité était bien là : la chambre 4 était radicalement différente de celle qu'elle avait vue quelques secondes plus tôt.

— Mais qu'est-ce que...

Elle se planta au milieu de la chambre, raide comme un piquet, osant à peine bouger de peur que l'illusion s'envole. Mais le sourire que portait Merle lorsqu'elle tourna son regard vers lui ne laissait aucun doute : ce n'était ni un rêve, ni un mirage. Voilà quelle était la magie de l'auberge, voilà ce que le commis voulait lui montrer depuis le début. Le sentiment d'inachevé qu'elle avait ressenti quelques instants auparavant s'envola en un souffle.

Il avait été un temps encore proche où Merle n'aurait jamais envisagé de générer semblable suspense. D'abord parce que - pour pouvoir le faire - il fallait avoir été capable de dire plus au gens que « *bonjour* », « *bonne nuit* » ou « *excusez-moi* », mais aussi et surtout parce qu'il avait trop longtemps craint de provoquer l'insatisfaction d'autrui à son égard. Cette fois encore, il lui avait bien sûr traversé l'esprit que Mélina lui en voudrait peut-être pour ce mystère qu'il avait entretenu. Il en avait joué un peu, il le reconnaissait, mais il comprit rapidement qu'il n'avait pas mal fait. A la place, lui vint de la joie d'avoir su provoquer son émerveillement.

Aussi noir que la pièce était blanche, il s'adossa contre le bois lazuré de la commode et finit par regarder autour de lui. Il devait bien quelques explications à la jeune-femme. Et si les mots lui venaient difficilement lorsqu'il s'agissait de parler de sa condition de changeforme, évoquer les mille et une transformations de l'auberge se ferait avec moins de mal.

— Il y a un millier de possibilités, dit-il sans avoir perdu son sourire. Elles tournent tout le temps lorsque la chambre est libre et l'une se fixe au hasard dès que la clef est donnée à un client...

Il se demandait quand celle-ci avait été habitée pour la dernière fois... Tout comme il espérait que le prochain locataire ne serait pas adepte des débordements d'encre de chine et des tâches de café.

— Est-ce que la tienne te plaît ?

Le hasard avait décidé. Parfois, il faisait bien les choses. Parfois non. Ombeline Firebird, une illustre professeur de l'école Pandimon, avait logé là, une fois, et avait été bien déçue de ne pas avoir une chambre rose. Il y en avait une, pourtant, qui tournait au même titre que les autres... Une chambre rococo du XVIIIème siècle, avec des rubans partout et des

a la croisee des chemins

gravures représentant des macarons acidulés. Merle espéra subitement que ce n'était pas celle que le sort avait choisi pour Mélina, car lui n'aurait pas pu y fermer l'œil. Il aimait la sobriété de sa mansarde, même si « *rudimentaire* » était un adjectif qui lui convenait encore mieux que « *sobre* ». Et il remerciait Merlin qu'elle fusse toujours identique à elle-même (elle, au moins), lorsqu'il en poussait la porte au soir. L'idée qu'il la retrouverait peut-être bien pour la dernière fois, en cette nuit, lui traversa l'esprit et fit légèrement retomber son sourire. Mais il refusa de céder à ça. Pas en cet instant en tous cas.

Mélina avait toujours la bouche ouverte, comme si sa mâchoire s'était décrochée à la vision de cette chambre et refusait de reprendre sa place d'origine. Sa chambre ? Elle était d'un style beaucoup plus baroque, le noir et le blanc y étaient les couleurs dominantes, le lit y était impressionnant de grandeur et d'immenses miroirs trônaient sur les murs chargés d'armoires et d'étagères. Cette chambre lui avait tout de suite plut, un peu comme si elle avait été décorée juste pour elle, mais connaissant l'aubergiste, elle en doutait fortement.

— Elle est... originale, et je l'aime beaucoup, répondit-elle après avoir fait un nouveau tour d'horizon. Très différente de celle-ci, plus... chaleureuse !

C'était le seul mot qu'elle avait trouvé, elle n'était pas très douée pour décrire les choses.

— Tu voudrais la voir ?

Toute à sa proposition et à son émerveillement, elle ne remarqua pas le léger changement dans le sourire de son compagnon. Il avait été trop imperceptible et trop rapide pour qu'elle s'en rende compte.

Si les chambres du Chat qui Pêche étaient une nuée, elles possédaient toutes des lits profonds enchantés pour ne jamais perdre le parfum de la brume de linge qu'ils portaient dans le coton de leurs draps. C'était une fragrance discrète, mais qui avait le pouvoir d'apaiser l'âme du plus las des locataires. On dormait bien, sous les poutres de l'auberge... Du moins lorsqu'on y était client. De la chambre de Mélina, il ne pouvait rien savoir de plus que son orientation. Mais s'il voudrait la voir...

— Caupo n'aime pas bien que... , commença-t-il en songeant que son patron n'appréciait déjà pas qu'il étudie dans la chambre de Seamus O'Riordan.

Mais - d'une façon étonnante - il choisit de ne pas terminer sa phrase et haussa les épaules avec un léger sourire.

— Mais il a le sommeil lourd.

Mélina secoua la tête comme pour dire qu'elle se moquait de toute façon

de l'avis de l'aubergiste. Elle retourna son sourire à son ami et jeta un dernier coup d'oeil à la chambre blanche, notant des détails inutiles dans un coin de sa tête pour les retranscrire plus tard dans son carnet de croquis.

— Je pourrai te montrer la photo de voiture que je t'ai promise si tu veux, dit-elle. Sinon, demain...

Elle ne voulait pas le forcer, mais il lui semblait qu'il n'avait finalement pas dit non.

Merle soupira. Il aurait souhaité pouvoir continuer à être un peu le guide de Mélina, le lendemain. Il aurait eu une douzaine d'idées quant à des endroits où elle aurait pu frapper pour trouver du travail. Car même si la ville ne connaissait pas Merle, Merle, lui, connaissait la ville. Pourtant, il ne pourrait pas faire tout ça. Il allait devoir le dire à Mélina... Elle le chercherait sans doute, au matin, il fallait qu'il la prévienne...

Mais pour l'heure, quelque chose vint prendre le pas sur ces pensées-là, quelque chose qui se résumait au mot « *voiture* » mais qui était en fait bien plus vaste. Merle n'éprouvait pas bien souvent de curiosité, mais en cet instant, il fut littéralement submergé par l'envie de voir tous les trésors moldus que Mélina pouvait avoir apporté avec elle. Ses yeux parlèrent pour lui, alors qu'ils passaient tous deux sur le pallier. Le passe-partout tourna deux tours dans la serrure, et la chambre numéro quatre quitta ses habits blancs au delà du bois pour reprendre son tourbillon de possibilités.

— Est-ce que tu as des objets moldus ?, finit-il par demander à voix basse, laissant échapper un trait de sa curiosité comme un peu de vapeur hors de la soupape d'une cocotte-minute.

— J'ai quelques objets qui pourraient t'intéresser..., chuchota Mélina avec un sourire espiègle. Elle n'avait jamais imaginé que le banal contenu de sa valise pourrait être digne d'intérêt.

Déjà, leurs pas les entraînaient à nouveau sur le tapis, de l'autre côté du couloir, là où l'escalier reprenait sa course et montait vers le second étage où se trouvaient les chambres (2)09 à (2)18 (mais vous avez saisi). La quinze et la seize étaient plus grandes que les autres. C'étaient les deux seules chambres à posséder une suite de deux pièces accessibles par deux portes et à être équipées de baignoires privatives. Merle ne voulait pas savoir combien Caupo aurait fait payer Mélina si ces deux-là avaient été les dernières disponibles...

La chambre douze était elle aussi au bout du couloir, juste au-dessus de la chambre quatre. Il leur fallut une poignée de pas pour atteindre la porte, et Merle s'arrêta pour laisser Mélina actionner la serrure. Tout était silencieux et feutré, dans le couloir où les chandelles ne s'éteignaient jamais.

La jeune-femme s'exécuta lentement, comme pour entretenir encore

un peu le mystère relatif à ses trésors moldus, même si elle n'égalerait jamais les prodiges dont l'auberge était capable. Lorsque - enfin - la porte s'ouvrit, ce fut sur la chambre de style baroque qui était la sienne. La pièce était encore bien rangée, le lit au carré, le tapis immaculé et ils purent s'apercevoir dans le grand miroir qui trônait face à la porte. Les seules choses qui trahissaient le fait que la chambre était occupée était le sac de voyage de Mélina posé sur le lit, qu'elle n'avait pas encore complètement vidé, et la fenêtre ouverte qui laissait passer un filet d'air frais de la nuit lutécienne.

Merle entra à sa suite, regardant cette chambre qu'il n'avait jamais vue même s'il en avait passé des douzaines de fois la porte, et cherchant des yeux tout ce qui pourrait déjà avoir l'air d'origine profane.

Étrangement, il ne s'était jamais véritablement intéressé à ce qui l'entourait. Il n'avait jamais été passionné par l'histoire autre que celle du Chat qui Pêche, ne se préoccupait guère des processus physiques et magiques qui expliquaient pourquoi le monde était ainsi (même si Seamus O'Riordan était depuis venu taper dans cette fourmilière-là), et ne s'était même jamais demandé pourquoi il devait respirer ou manger. Tout ce qui faisait partie de son être, de sa vie et de son contexte lui semblait - par définition - banal et indigne de grand intérêt.

Il avait mis très longtemps à réaliser que quelque chose existait au delà des Portes de Lutèce. Bien sûr, les instructeurs de Saint-Archambault avaient mille fois évoqué les moldus et leurs singularités, mais Merle prêtait-il seulement attention à ce qui se disait, en classe ? Ces dernières années, il s'était néanmoins mis à écouter d'une oreille distraite ce que certains clients du Chat qui Pêche racontaient sur les rues qui s'étendaient au-delà des Illusions. Enguerrand avait rapporté certaines histoires, certains artefacts, avait adoré les vêtements importés plus ou moins légalement. Et la curiosité de Merle avait grandi en toile de fond, sans qu'il ne la laisse véritablement s'exprimer.

En ce jour, lorsque Mélina avait laissé échapper sa perplexité face au monde sorcier, elle avait réveillé cet intérêt latent, mais plus encore. Au milieu de ceux qui auraient dû être ses semblables, Merle ne s'était jamais senti à sa place. Il se sentait plus proches des oiseaux, des insectes, des chats et même de certains objets auxquels personne ne prêtait attention. En ce jour, il s'était un peu reconnu dans celle qui ne se sentait pas encore légitime de ce côté de la Porte Noire. Et à présent, le vertige de l'inconnu, par delà les murs, le saisissait tout à fait. Il ne regardait pas Mélina, mais son attention se dirigea cependant vers elle.

— Est-ce que tu as apporté des *lectricités* avec toi ?

Cette question portait une candeur probablement affligeante. Il était convaincu que c'étaient là de minuscules êtres éthérés et bleutés qui pouvaient se fondre dans un objet et éveiller son pouvoir.

Les sourcils froncés, Mélina – qui avait refermé la porte – se retourna vers Merle, perplexe. Avait-elle mal compris sa question ? Si elle avait apporté des... des quoi ? La liaison qu'il avait fait avec « *des* » lui fit soudain réaliser de quoi il parlait.

— Des... Non... Non... ça ne s'apporte pas vraiment... Enfin si, en quelque sorte, mais... En réalité on dit *de l'électricité*.

Elle exagéra l'articulation du mot. Mélina venait d'avoir confirmation que l'énergie utilisée par les moldus n'avait pas cours dans le monde sorcier. Plusieurs des choses qu'elle avait emportées ne lui seraient d'aucune utilité de ce côté-ci de la Porte Noire.

— C'est une forme d'énergie qui sert à faire fonctionner certains objets de manière automatique..., dit-elle. C'est un peu... une sorte de courant magique... mais qui n'a rien de magique en réalité...

Qu'il était difficile d'expliquer une chose aussi abstraite.

Merle voulait comprendre, il faisait pour ça des efforts visibles. Ainsi, on disait de l'électricité ? Comme du chocolat ou du piment ? Une énergie qui faisait fonctionner des objets, ça Merle l'avait pressenti. En revanche, il ne comprenait pas vraiment pourquoi ça n'avait rien de magique. A présent qu'il savait que l'on pouvait insuffler un champ magique de Feu, d'Air et de bien plus encore pour enchanter un objet, pourquoi n'y en aurait-il pas eu un « *champ électrique* » ? Il ne voyait pas bien la différence, et bon nombre de primes mages et philosophes sorciers lui auraient sans doute donné raison. Le monde était parcouru de forces issues de la mise en place des astres au matin de toute matière. Les humains naissaient ou non avec la possibilité sensorielle et effectrice de les percevoir et de les manipuler : à ça, seulement, tenait la scission du monde, sorcier ou profane. La « *magie* » était un mot polysémique dont une facette caractérisait le merveilleux, et cet émerveillement-là n'existait que dans la découverte et l'exploration. Bien triste était l'univers de celui qui n'avait d'intérêt pour rien, et Merle était en train de le réaliser à la célérité d'un éclair-de-feu lancé à pleine vitesse. Pour lui, c'était cette « *électricité* » qui était fabuleuse. Pas les très banaux effets des sortilèges, fondés sur les barbantes convections des Kas.

— Je vais te montrer, prononça Mélina. C'est encore le plus simple.

S'approchant de son lit, elle se mit à fouiller dans son sac et en tira sa trousse de toilette. Ouvrant la fermeture éclair, elle y trouva ce qu'elle cherchait et sortit ce que Merle reconnaîtrait certainement comme une brosse à dent, bien qu'ayant une poignée plus large qu'à l'ordinaire.

— Les moldus arrivent à enfermer l'électricité dans ce qu'ils appellent des piles. Elle servent à faire fonctionner des petits objets comme celui-ci.

Elle actionna le bouton, et la brosse se mit automatiquement en marche en produisant un petit bourdonnement. Elle étira un petit sourire malicieux, se doutant que l'appareil ferait son petit effet sur le commis.

Cette brosse à dent était bien plus belle que celle que Merle possédait lui-même. Ses poils étaient implantés de façon parfaitement régulière et, il le remarqua tout de suite, elle était faite d'une matière qu'il n'avait jamais vue. Elle semblait assez solide bien que très légère, luisait sans être du métal ou de la porcelaine, et portait en lettres d'or l'inscription « Colgate », qui lui sembla être assez belle pour être le nom d'un titan de légende.

Ses yeux se fixèrent à l'objet pour ne plus s'en détacher tant que Mélina le manipula, malgré le sursaut qui lui vint lorsqu'elle le déclencha. Une brosse à dent qui bougeait sans le coude... un peu comme la brosse à laver les plats à gratin lorsqu'on lui apposait un sortilège de récurage...

Mais ce qui frappa Merle tenait à bien plus qu'au fait de voir vibrer cet objet de toilette. Il existait d'ailleurs certainement un sortilège pour enchanter sa propre brosse à dent de bois afin d'obtenir le même effet. Non, ce qui le frappa tenait aux Kas environnants, qu'il savait à présent ressentir. En cet instant, rien ne se produisait autour de l'objet en mouvement. Dans les éthers, rien ne bougeait. Et ça, aux yeux du jeune-homme, relevait de l'impossible comme l'aurait fait n'importe quel effet magique aux yeux d'un moldu. Il était face à un paradoxe, quelque chose qui sortait de sa conception même du possible.

— Est-ce que je peux la toucher ?, demanda-t-il avec un effarement visible et passablement comique.

Il ne croyait pas encore bien ce qu'il était en train de voir... et éprouvait même une certaine inquiétude à véritablement prendre en main cet objet, comme s'il avait pu se blesser ou le briser par mégarde.

Face à ceci, Mélina se retint de laisser s'élever un rire amusé. Elle avait réussi son effet de surprise et en était plutôt contente. Il semblait considérer l'objet en plastique comme une relique précieuse, ignorant qu'elle était loin d'être un objet unique et qu'on pouvait en trouver dans n'importe quel supermarché. Colgate, le légendaire Titan n'était autre qu'une marque de fabrique des plus banale s'efforçant de vendre à des humains pressés des choses inutiles qui leur faciliteraient la vie, tout en remplissant son compte en banque.

Pour elle, la magie ne résidait pas dans les Champs Magiques dont elle ignorait jusqu'à l'existence, tout comme elle avait longtemps ignoré ce qu'était vraiment l'électricité. Elle ne ressentait aucune différence entre la vibration de la brosse à dent et le sort de frottage qu'elle utiliserait certainement dès que ses piles seraient déchargées, à un détail prêt : la vibration électrique, elle pouvait l'expliquer de manière rationnelle. Elle allait bientôt découvrir que la « magie » également était rationnelle. Et ceci serait certainement le plus frappant de son voyage.

— Bien sûr que tu peux, ce n'est pas dangereux, répondit-elle et manipulant devant ses yeux l'appareil, comme pour montrer au commis qu'il ne risquait rien à le prendre en main. L'électricité fait en sorte que la brosse à dent vibre toute seule. Mais tu ne crains rien.

Un brin hésitant, l'oiseau finit par saisir l'objet et eut un nouveau sursaut d'étonnement en sentant la vibration contre sa paume. Si Mélina disait que ce n'était pas dangereux, alors il ne voyait pas de raison de continuer à se méfier. Il s'était un instant imaginé que la vibration cesserait peut-être lorsque la brosse à dent serait dans sa main. Peut-être fallait-il être sensible aux énergies des moldus pour arriver à les mettre en œuvre ? Mais non. L'objet continua de vibrer entre ses doigts, lui démontrant que l'électricité était parfaitement indépendante de la personne qui faisait appel à elle.

— Tu as du courage de mettre ça contre tes gencives, déclara-t-il comme un état de fait en essayant de toucher la brosse rotative du bout de son index.

Elle tournait si vite qu'il craignait d'y poser l'ongle. A ses yeux, c'était pratiquement comme une torture. Et il valait mieux qu'il ignore à jamais l'existence d'artefacts similaires utilisés dans les pratiques d'épilation.

— Ce n'est pas douloureux, répondit la jeune-femme en secouant la tête. Ça surprend un peu au début, mais il suffit de s'habituer. Certains objets de ce genre peuvent être plus dangereux, ceci dit, comme euh... un mixeur ou une scie sauteuse par exemple, mais je n'estimais pas en avoir vraiment d'utilité, alors je n'en ai pas apporté.

Elle n'avait pas conscience qu'elle avait cité des objets aux noms inconnus de Merle, pour elle il s'agissait d'objets de la vie courante.

« *Une scie sauteuse* », avait répété Merle avec délectation. Les moldus possédaient des scies capables de sauter... Peut-être pouvaient-elles grimper ainsi d'étagère en étagère pour faciliter le travail d'ébénisterie. L'idée lui sembla formidablement utile. Mais il comprenait que Mélina n'en ait pas pris avec elle. Il n'aurait vraisemblablement pas emporté de tison à cheminette s'il avait dû passer en terres moldues. Il tourna encore et encore la brosse à dents dans ses mains avant de la rendre respectueusement à Mélina, encore en marche.

— Est-ce que les voitures fonctionnent aussi avec de l'électricité ?

Il faisait attention à bien agencer tous ces mots qui lui semblaient sortis d'une autre langue, et se doutait que la jeune-femme n'aurait pas pu en rapporter une avec elle. C'était bien trop gros, à moins qu'il y ait eu un moyen moldu d'en réduire la taille pour les faire tenir dans une valise. Mais elle avait des photos... Et il ne l'avait pas oublié.

Mélina appuya de nouveau sur le bouton de la brosse à dent, et celle-ci

a la croisee des chemins

arrêta aussitôt de vibrer, faisant de concert cesser le bourdonnement qui avait envahi la pièce. Elle reposa l'objet à sa place dans sa trousse de toilette et s'assit sur le lit, faisant signe au commis qu'il pouvait lui aussi se mettre à l'aise. La question qu'il lui avait posée méritait une réponse plus élaborée.

— Certaines fonctionnent à l'électricité, dit-elle en tentant de faire simple. Mais la plupart fonctionnent grâce à de l'essence. C'est... un liquide que l'on trouve dans les sous-sols de la terre et qui, dans un moteur, permet aux voitures d'avancer.

Lorsqu'elle l'invita à s'asseoir sur le lit, Merle afficha un air un peu ennuyé et passa sa main dans les cheveux à l'arrière de sa tête. Entrer dans l'une des chambres de l'auberge était une chose, mais prendre de telles aises dans ce lieu qui était malgré tout son travail lui était visiblement bien plus délicat.

— Merci..., bredouilla-t-il en espérant que Mélina comprendrait ce qu'il disait et n'interpréterait pas ça de travers. Je vais rester debout, c'est mieux.

Il avait mis deux semaines à accepter de s'asseoir dans le fauteuil de la chambre cinq, et ça avait été parce que Seamus O'Riordan l'avait attrapé par les épaules et poussé vers le coussin qu'il avait fini par s'y résoudre. A sa façon, avec reflets de timidité et de crainte, Merle pouvait être fort tenace. Surtout lorsqu'il redoutait que ses actes ne provoquent les foudres d'un Caupo qui le renverrait au caniveau.

— L'essence, c'est comme du pétrole ?, demanda-t-il.

Les sorciers utilisaient le pétrole pour l'allumage des lampes qui ne fonctionnaient pas à l'huile, à la poudre de fée ou simplement par les Kas. La technologie sorcière avait divergé de celle des moldus au début de l'ère industrielle, on pouvait même dire qu'elle s'était arrêtée à ce moment s'y l'on excluait les évolutions des procédés magiques. L'énergie fossile était parfois utilisée de ce côté-là des Illusions, pour des usages mineurs mais que Merle connaissait pour y être préposé. Les deux plus grosses lampes de l'auberge fonctionnaient avec une solution de pétrole et de poudre de quartz. Toutes les autres étaient des lampes à huile ou des candélabres. En y réfléchissant bien, d'ailleurs, il n'avait jamais non plus senti de convection des Kas, autour de ces objets. En cet instant, il lui sembla alors comprendre un peu mieux ce qui faisait la réalité des profanes.

— Oui, l'essence c'est du pétrole un peu modifié, acquiesça Mélina qui admettait ne pas en savoir plus sur les détails de cette transformation. On en trouve de moins en moins, alors les moldus cherchent des solutions pour faire avancer les voitures sans essence, comme avec l'électricité par exemple.

Il y avait de moins en moins de pétrole. Ce fait là, Merle le connaissait pour avoir entendu Caupo pester mainte fois au cours de la dernière année contre le prix du bidon qui servait à remplir les lampes de l'auberge. Il avait bien

compris que s'il était cher, c'était parce que son contenu était en train de devenir rare. Mais pour les sorciers, cela n'avait pas grande importance. Il y avait bien d'autres moyens de faire de la lumière... Des énergies fournies par l'Air, l'Eau et le Feu, telles que les moldus commençaient à peine à toucher du doigt - dans leur parallèle de Kas - et qui ne se perdraient jamais. Du moins il l'espérait.

La main de Mélina fouilla une nouvelle fois dans son sac et en sortit un livre de cuir brun, fermé par une lanière, également de cuir. C'était là le seul album photo qu'elle ait emporté, il contenait un souvenir de chacune des personnes



Domaine public

qui avaient peuplé sa vie, et de chacun des événements qui l'avaient marquée. L'ouvrant, elle feuilleta rapidement les premières pages, passant plusieurs photographies qui auraient sans doute tiré des tas de question du jeune commis. Puis elle s'arrêta et désigna une photo du doigt.

—Voilà ! C'est ça, une voiture !

Face à Mélina, Merle s'agenouilla pour observer la photo. Ceci, il se le permettrait. C'était une boîte. De métal, visiblement, avec des roues, des baies vitrées et de très nombreuses inscriptions que Merle ne comprenait pas. En forçant bien son regard, il pouvait voir deux personnes à l'intérieur de l'habitacle, portant des casques et des gants. Est-ce qu'on devait vraiment s'habiller comme des joueurs de quidditch pour circuler dans une voiture ? Il allait poser la question, mais une autre passa par-dessus et lui fit relever vers Mélina un infime regard d'incompréhension.

— Pourquoi elle ne bouge pas ?, demanda-t-il d'une voix blanche. Elle ne fonctionne pas ?

Mais ce qui était encore plus bizarre, sur cette photo, était que même les feuillages autour étaient immobiles, comme si la photographie avait été prise en arrêtant le temps. Et ceci, également, dépassait sa capacité d'entendement.

Relevant la tête vers Merle, Mélina lut dans son regard fuyant cette profonde incompréhension, qui devait d'ailleurs se refléter dans ses yeux à elle. Elle n'avait pas vraiment compris la question du commis, n'en ayant pas les moyens.

— Si si... Elle fonctionnait, elle était même en train de rouler lorsque j'ai pris la photo..., commença-t-elle en penchant la tête sur le côté, sourcils

a la croisee des chemins

froncés, cherchant des mots pour expliquer une question qu'elle n'avait pas comprise. Mais euh... C'est... une photo... Tu ne peux pas la voir bouger, sur une photo. Il aurait fallu une vidéo, pour ça...

N'y tenant pas, Merle passa ses doigts à la surface de papier photographique. Il commençait à comprendre. Ainsi étaient faites les photos moldues : elles ne bougeaient pas.

— Tu veux dire que vos photographies sont toutes comme ça ?, demanda-t-il à titre de confirmation. Elles ne bougent pas ?

L'espace d'un instant Mélina pensa sortir son appareil photo de son sac et immortaliser ce moment, gardant un souvenir du visage que Merle avait en cet instant dans sa contemplation de la photo immobile. Mais elle se ravisa, elle ne savait pas si le commis aimerait ça. Et par ailleurs, sa question venait de froncer un peu plus la ride qui se creusait entre ses sourcils blonds.

— Bien sûr qu'elles sont toutes immobiles, c'est le principe d'une photo non ?

Soudain, elle se sentait moins convaincue par ce qu'elle disait.

Ce scepticisme provoqua en Merle une réaction paradoxalement enthousiaste.

— Merlin, il faut que je te montre la cornegriche, elle passe son temps à se gratter le dos avec ses cornes...

Cette promesse non plus, il ne l'avait pas oubliée. Si Mélina n'avait jamais vu bouger une photo, alors elle s'émerveillerait sans doute devant l'un de ces clichés. Le commis lui-même n'avait jamais cessé de s'en étonner. Et pourtant, il réalisa quelque chose, à savoir que la photo de Mélina allait encore plus loin dans la capture de l'instant. Elle en avait saisi une fraction de seconde et avait à elle seule pour rôle de capter l'essence d'un souvenir. C'était encore plus fort, aux yeux de Merle. Et cela comportait une part de chance et d'adresse incroyable, face à laquelle il restait admiratif.

Il se releva de la position accroupie qu'il avait prise. Il savait où se trouvait cette photo. Dans la boîte qui se trouvait à côté de son matelas et sur laquelle était posée la lampe à huile avec laquelle il s'éclairait à la nuit tombée. Que penserait Mélina si elle voyait les mansardes ? Les chambres de Caupo et d'Enguerand étaient lambrissées et presque avenantes, mais celle de Merle était dans la partie la plus ancienne, entre deux sous-pentes de grenier, et elle contrastait pour le moins avec la chaleur et le confort rustique des étages publics de l'auberge. Son patron n'autorisait jamais la montée des clients dans ces lieux-là. Mais Enguerrand avait déjà eu le droit d'y amener des amis...

Merle posa son pouce sur son menton, songeur. Il remua toutes les éventualités possibles... puis finit par les envoyer toutes voler en bloc au-delà des limites de sa préoccupation. Par Merlin, il ne savait pas ce

qu'il serait advenu de lui le lendemain à la même heure, il n'allait pas s'encombrer de ça.

— Tu veux monter la voir ?

Caupo aurait été fou d'apprendre qu'il avait proposé ça. Et Saule l'aurait bassiné pendant une demi-douzaine d'heures au sujet des chatons. Mais ça n'avait pas d'importance. Il voulait ouvrir cette boîte, même s'il ne se souvenait plus très bien de son contenu exact et craignait un peu ce qui se trouvait au fond.

— Oh oui, s'exclama spontanément Mélina avant de réfléchir un peu. Ça ne va pas te causer d'ennuis, au moins ?

La dernière chose qu'elle voulait était que Merle ait des problèmes à cause d'elle... et elle craignait également un peu Caupona.

Merle n'avait pas vraiment la possibilité d'estimer l'étendue de ce à quoi il s'exposait en emmenant Mélina dans sa mansarde. Cette aventure-là ne connaissait aucune jurisprudence autre que celle forgée par Enguerrand, et Caupo avait finalement laissé passer les écarts de son fils avec une main souple dans un gant de fer. A cette heure, ils ne craignaient pas grand-chose. Et Merle se rendait de plus en plus compte qu'il ne voulait rien avoir à regretter s'il devait quitter le Chat qui Pêche le lendemain. Ils monteraient, il venait de le décider, et cette décision-là était l'une des premières que le commis prenait de façon si résolue. Avec celle - peut-être - qui lui avait un jour fait descendre la gouttière de Saint-Archambault.

— On ne fait toujours rien de mal, dit-il en haussant les épaules.

Ce que Mélina penserait de sa mansarde - toutefois - préoccupait de plus en plus le commis. Il était admis que l'on pouvait en apprendre beaucoup sur quelqu'un en découvrant l'endroit qui était le seul à être vraiment le sien. Merle ne possédait pas grand-chose, mais la chambre que lui avait donnée Caupo aurait pu devenir un endroit chaleureux, au fil des ans. Pourtant, elle demeurait grise, terne et vide. La vérité était qu'il avait toujours eu peur de s'attacher à cet endroit, par crainte d'en souffrir le jour où il devrait le quitter. Il n'avait cessé de le réaliser au cours de ces derniers jours, mais cette simplicité presque rude dont il s'était accommodé ne l'aidait pas du tout à ne pas se retourner. Un peu nerveusement, il fit un pas vers la porte et regarda Mélina qui rangeait à présent le grimoire au dessus du couvre-lit.

— Ce n'est pas... aussi accueillant qu'ici, jugea-t-il bon de dire à titre de prévention, tout en laissant un air un peu soucieux passer sous ses sourcils. Et il y a de la poussière

De la poussière, du salpêtre, et peut-être même de la sciure de bois, si l'on cherchait à regarder dans les coins. De toute façon, Merle n'y entraît que pour dormir... Il n'aurait jamais cru y amener du monde un jour.

— Je n'ai pas peur de la poussière, assura Mélina. Je ne viens pas faire une inspection.

Elle craignait bien plus la réaction de Caupona, elle, car il lui avait bien précisé qu'elle n'avait le droit d'accéder qu'aux parties communes. Elle avait d'ailleurs encore plus peur des retombées éventuelles pour le commis.

Pour Caupo, Merle aurait éternellement dix-neuf ans, le commis le réalisait assez bien. C'était l'âge qu'il avait en ce jour où il s'était endormi sur la table que Mélina avait vu un peu plus tôt sous l'escalier. Il était probable que son patron conserverait à jamais cette image d'adolescent aux cheveux noirs, celle-là même qui l'avait poussé à le garder à l'auberge en s'embarquant malgré lui dans une histoire bien plus vaste, et dont tous faisaient à présent partie. En protégeant son commis, il protégeait également ce pour quoi il avait œuvré : sa survie et son anonymat. Même s'il ne le réalisait pas bien, Merle se mettait en danger à chaque fois qu'il parlait à quelqu'un. Il avait toute confiance en Mélina, et il avait sans nul doute raison. Mais les craintes de Caupo, en voyant ainsi son commis s'ouvrir à quelqu'un qu'il avait rencontré dans l'après-midi au hasard de deux mornilles, justifiaient ses inquiétudes, à un point que Mélina ne pouvait pas encore estimer.

— Entendu, fit-il en passant sur le tapis du corridor. Soyons discrets dans l'escalier. Mais de ma chambre, on n'entend pas grand-chose.

Un instant, et Mélina referma la porte derrière eux dans un tour de clef, laissant à l'intérieur la brosse à dent électrique, la photographie de la voiture, et certainement d'autres merveilles qu'elle n'avait pas eu l'occasion de lui montrer.

A pas prudents et silencieux, l'oiseau marcha jusqu'à l'escalier qui reprenait vers les hauteurs de l'auberge. Il était plus étroit, dans cette portion, marquait un demi-tour presque complet à mi-chemin et ne portait pas de tapis. Peu à peu, à mesure qu'ils grimèrent, le lambris se fit plus épars et révéla un mur de plâtre de Lutèce blanchi à la chaux en des temps forts anciens. Les marches, de plus en plus usées, trahissaient dans leurs échardes l'âge qui était en réalité les leurs. L'air devint un peu plus frais, un peu plus sec, un peu plus poussiéreux.

Une volée de marches encore, et ils arrivèrent sur le pallier sans que leur pas ne fisse crisser le chêne. A leur droite, le couloir se perdait à moins de deux coudées dans des ombres silencieuses au bout desquelles, là-bas, se tapissait la porte de la chambre d'Anthémis Caupona près de celle d'Enguerrand et de deux remises. A leur gauche, une porte entre-ouverte laissait deviner un grenier encombré éclairé par la lumière de la Lune, qui tombait à travers une lucarne ovale. Et devant-eux, un peu sur la droite par rapport à la dernière marche de l'escalier, se dressait une porte de noisetier gris qui avait peut-être été peinte, dans un siècle qui ne pouvait plus être daté. Cette porte-là n'avait pas de serrure. Elle était porteuse d'un enchantement, comme les

autres chambres privatives du couloir, qui n'en permettait l'ouverture que de la main de ceux qui logeaient là ou en avait reçu l'accord.

Un doigt se posa sur sa bouche, et Merle fit redescendre sa main rapidement vers le bouton de porte qu'il tourna en une rotation. La porte s'ouvrit dans un chuintement ténu, et il invita Mélina à passer dans la pièce seulement baignée de la lumière du ciel nocturne.

C'était une pièce en longueur, dont les lattes du plancher s'achevaient au pied d'une fenêtre en alcôve qui donnait sur la ruelle, en contrebas. La mansarde plongeait, à droite, jusqu'au sol en angle aigu. En dessous, entre le mur qui séparait la pièce du couloir et le montant d'un conduit de cheminée, se trouvait un matelas bas et simple surmonté d'une couverture pliée et d'un traversin de plumes. En face, contre le mur de gauche, une commode patinée jouxtait une tablette porteuse d'une bassine et d'un pichet. Trois étagères marquaient le mur, dans l'ombre, et quelques objets y étaient déposés sans pouvoir être discernables. Aucune autre lumière que celle de la Lune ne se posait à la surface des quelques meubles, mais Merle attendrait que la porte fusse refermée pour allumer sa lampe à huile. Il invita Mélina à entrer en silence, d'une simple attente qu'elle comprendrait sans mal.

Cette dernière ne demanda pas son reste, pressée qu'elle était de quitter le couloir dans lequel l'aubergiste pouvait surgir à tout moment. Ce ne fut que lorsque Merle eut refermé la porte qu'elle céda à l'envie de regarder autour d'elle, chose qui lui fut difficile dans la pénombre. Ainsi, ce fut d'abord l'odeur de vieux bois, de poussière et de savon qui la saisit, puis - lorsque ses yeux se furent un peu habitué - elle constata le caractère exigüe de l'endroit. Plus que l'étroitesse, cependant, ce qui la frappa fut le vide. Les objets présents se comptaient sur les doigts d'une main, sur aussi peu de meubles. Même le lit n'avait pas de sommier et n'était qu'un matelas, posé à même le sol. Était-il possible de ne pas s'être installé, en six années de temps ? Pourtant, quelque chose remplissait l'endroit, qui le rendait confortable. Elle n'aurait sû dire quoi. Peut-être était-ce le parfum du savon au cèdre.

— C'est beaucoup plus accueillant que tu ne le crois, finit elle par chuchoter, aussi paradoxale que fut cette phrase vis à vis de la pièce qui les entourait.

— On doit pouvoir faire mieux, soupira Merle sans forcer la voix. Alors, il lâcha enfin le bouton de porte et se baissa vers la lanterne qui se trouvait non loin, près de la tête de son matelas.

C'était une lanterne de marine, à la façon des lampes-tempêtes de certains chalutiers, que Merle avait récupérée dans l'un des greniers. Il ne savait pas vraiment d'où elle venait, mais elle était si oxydée qu'elle avait sans doute servi sur un bateau, ce qui - en soi - le faisait assez rêver pour qu'il eut décidé de la garder plus qu'une autre en meilleur état. Un tour de la clef de métal située sur le côté, et l'huile s'embrasa en dispensant une

a la croisee des chemins

lumière dorée qui perça le verre dépoli. Comme une ondée, elle se répandit sur le plancher, le matelas, le pichet, et jusque dans les interstices du salpêtre qui ponctuait la sous-pente.

Dans cette clarté dansante, un peu rougeoyante, la poussière semblait être faite de poudre de lucioles, et même les inégalités des murs semblaient avoir été placées là pour créer des jeux d'ombres et de lumière. Merle se levait le plus souvent avant le point du jour et ne se couchait jamais avant la mi-nuit. Il ne connaissait pour ainsi dire cet endroit que dans la pénombre ou la lumière de la lampe-tempête.

— Tu peux t'asseoir, dit-il en déplaçant rapidement la couverture pliée afin de faire de la place à Mélina sur le matelas.

C'était une assise bien basse, mais c'était mieux que le plancher et ses échardes.

— Caupo n'aurait pas aimé que je m'assoie sur le lit de l'une des chambres... Mais là, c'est différent, tu peux... Et sinon, il y a le tabouret. Tu veux le tabouret ?

Sa prévenance était sans aucun doute comique, et il secoua la tête en le réalisant. Il n'était vraiment pas habitué à recevoir du monde.

— Non non, le lit c'est très bien, ne t'inquiète pas, répondit Mélina avant que Merle n'ai pu faire un geste pour sortir le tabouret ou trouver une nouvelle manière pour qu'elle se sente à l'aise.

Joignant les gestes à la parole elle se plia en deux pour venir s'asseoir sur le matelas. Elle n'était pas bien grande et n'eut donc aucun mal pour s'installer sous la pente du toit.



Domaine public



Team Lutetia

Ce fut alors que deux yeux verts apparurent à la fenêtre, presque lumineux en réfléchissant les flammes de la lampe à huile. Merle les remarqua tout de suite et laissa Mélina décider de la place qu'elle choisirait d'occuper. Traversant la chambre jusqu'aux carreaux, il écarta le rideau et ouvrit le battant de droite pour laisser sauter au plancher un petit chat noir, dont une unique tâche blanche marquait l'encolure. Un frère, peut-être, de celui qu'ils avaient nourri en bas. Il était plus petit que la plupart des chats adultes, et pourtant il semblait avoir déjà bien vécu. Ses moustaches, longues, vibrèrent dans l'odeur du savon.



Domaine public

— En voilà un qui fréquente la mansarde depuis cinq ans, même s'il n'en a pas le droit..., dit-il en revenant vers la lampe.

Caupo savait, pour les chats. Et il avait presque dit ouvertement à Merle qu'il s'était fait une raison, au cours d'une récente conversation dans un escalier tout proche. En reniflant chaque pied de la commode, le minet risqua ses pattes gracieuses jusqu'à Mélina dont il observa les souliers avec autant de méfiance que d'intérêt.

Bien calée contre le mur, la jeune-femme observa le petit chat sauter dans la pièce et s'approcher de ses pieds pour venir les flairer. Lentement pour ne pas l'effrayer, elle tendit sa main pour la lui faire renifler. L'animal considéra le bout de ses doigts pendant un moment, comme pour estimer le danger éventuel. Puis il sembla décider qu'il ne risquait rien et accepta que Mélina lui caresse le dessus de la tête. Puis le félin sembla se dire qu'il trouverait peut-être plus dans l'ombre de celui qui se trouvait toujours debout, sauta du lit et vint se frotter aux jambes de Merle avec un petit miaulement discret.

— Les chats ne doivent pas être malheureux avec toi, supposa la jeune-femme depuis la sous-pente.

Qu'il était étonnant pour Merle d'y voir quelqu'un... Il amorça un sourire et regarda le petit félin.

— C'est moi qui suis heureux avec eux, dit-il en tendant une main que le minet renifla longuement.

Elle portait bien des odeurs, après une soirée de vaisselle.

— J'aime la façon qu'ils ont de venir seulement s'ils l'ont choisi.

Et la vérité était que Merle, comme Mélina venait de le faire également, comptait parmi ces rares personnes à laisser le choix aux chats, dans un respect tacite qui n'existait le plus souvent pas à la lumière de l'écrasant

sentiment dominateur de leur espèce. Une main tendue, un reniflement, un mouvement de tête contre un doigt, un accord donné dans une langue qui ne possédait pas de mot. Il ne fallait rien de plus pour obtenir la confiance de l'un d'eux, et il avait longtemps semblé à Merle que le seul langage qu'il possédait était celui-là.

Une caresse, et le petit chat marcha jusqu'à la couverture pliée en levant la queue, heureux d'avoir reçu cette simple gratification. D'un bond, il sauta sur le dessus des huit épaisseurs de laine. Un chat trouvait toujours la place la plus confortable, et il était fort à parier que si Merle avait déposé un mouchoir sur le sommet de la pile, le chat aurait choisi cet endroit pour avoir comporté une épaisseur supplémentaire.

Un pas, et Merle souleva la lampe-tempête par sa boucle pour retirer la boîte qui se trouvait en dessous. C'était une boîte qui avait sûrement contenu une petite cargaison de lacets, dans un passé lointain où elle avait été un objet de cordonnerie. Depuis combien de temps avait-elle perdu cette fonction-là ? Peut-être plus de dix ans, à en juger par l'usure de sa surface, sur laquelle on ne pouvait même plus distinguer le nom de l'artisan.

La lampe tempête fut reposée sur le plancher de vieux chêne, et Merle revint au centre de la pièce où il s'assit en tailleur, à même le sol, juste en face de Mélina. La boîte posée dans le creux de ses genoux, il passa une main sur la surface cartonnée qui avait accumulé un peu de poussière. Il se rappelait avoir glissé certaines choses à l'intérieur, dans un passé pas si lointain, mais il ne l'avait pas véritablement ouverte depuis... Depuis quand, d'ailleurs ?

Étrangement, il prit une inspiration un peu plus profonde lorsqu'il souleva le couvercle qu'il déposa à côté de lui. L'intérieur du coffret de fortune révéla alors le dessus de son contenu, à mi hauteur de l'objet : un morceau de papier de soie blanc, une feuille de tilleul, un cordon en cuir et un carré de parchemin qui annonçait encore l'installation de la Foire de Lutèce. Il les regarda un bref instant, puis plongea sa main à l'intérieur.

Machinalement, Mélina caressait le petit chat tout en regardant faire le commis. Dans la faible lueur de la lampe tempête, elle ne distinguait pas grand-chose du contenu, mais se doutait que Merle cherchait la carte du boucher-volailler-rôtisseur des Halles Sainte-Catherine, avec sa fameuse cornegriche. Était-ce une boîte au trésor ? Peut-être pas. Mais une boîte à souvenirs, incontestablement.

Merle écarta le lacet sans briser la feuille de tilleul, souleva le prospectus de la foire, et révéla d'autres objets et documents. Il y avait là une photo sous-exposée dont le sujet, difficilement perceptible dans la seule lumière de la lampe-tempête, dormait sous une mansarde en tous points semblable à celle qui lui faisait front. Par dessous, se trouvaient deux sous-bocks de la bière des Bonnets-Rouges, plusieurs lettres parcheminées, un papier transparent qui avait un jour emballé un caramel, un cachet de cire soigneusement décollé d'une missive, un reçu de K'Or y Gagne...

Par-dessus de nombreuses autres choses jusqu'aux strates desquelles le commis n'eut pas à remonter. Là, au milieu du reste, se trouvait ce qu'il était venu chercher.

Tout en déposant la boîte sur le sol, aux pieds de Mélina, il leva jusqu'à ses yeux le prospectus bien plié, qui portait en couverture les armes de Vénison Desbroches, à savoir la fourchette à viande et le saucisson, croisés sur une feuille de vigne. Ce n'était qu'un feuillet de deux pages, présentant fièrement la cornegriche et la façon exemplaire dont elle était élevée et acheminée jusqu'aux beaux étals des Halles Sainte-Calebasse. Merle ouvrit le dépliant, révélant la photographie qu'il avait espéré y trouver.

Elle était là, comme elle l'avait toujours été, dans le brillant du papier photographique en noir et blanc. La cornegriche, puissant animal à l'encolure tachetée de blanc et aux fines rayures sur un dos de velours. De son museau, elle lécha brièvement sa patte puis remua les oreilles avant de se gratter le dos de ses cornes avec



Team Lutetia

une délectation palpable. Regardant le photographe, elle s'immobilisa un moment puis mâchouilla paisiblement. Merle eut un sourire, franc, cette fois, et il tendit le prospectus à Mélina. En l'abandonnant dans ses mains, il se cala à nouveau sur le plancher de chêne et reprit la boîte sur ses genoux, fouillant machinalement au milieu de tous les objets qui se trouvaient là.

— Vénison Desbroches distribuait ça, juste avant Noël, dit-il en laissant ses yeux se perdre entre les papiers. Personne ne prêtait attention à ses prospectus, il y en avait tout un tapis sur le sol du marché.

Il fit un signe horizontal de sa main pour en expliciter l'aspect.

— Moi je l'ai trouvée fascinante, cette cornegriche. Je pensais qu'après un moment, elle se laisserait de rester là toute la journée, mais elle a l'air d'y être bien. Regarde, elle va se gratter, encore...

Peu de gens se seraient émerveillés d'un prospectus publicitaire mettant en scène un animal aussi courant que la cornegriche. Mais l'oiseau qui se trouvait assis en tailleur devant Mélina Villardier était loin de pouvoir être interprété comme ceux qui peuplaient d'ordinaire la Halle Sainte-Calebasse. Il avait été le seul à se baisser pour ramasser au sol l'un des feuillets. Et il était encore plus certainement le seul à le garder dans une boîte près de son lit.

Laissant Mélina contempler la photo, il se remit à soulever les documents de la boîte, jusqu'à atteindre des couches plus anciennes. Il y avait là une stratification de papier, chaque couche se superposant à la précédente en

a la croisee des chemins

formant une étrange chronologie de souvenirs empilés. Après un instant, son regard se fixa sur l'un de ces papiers légers qui entouraient les oranges. Il était bien aplani, entre une coupure de journal et un morceau de carton brun, et le commis éprouva visiblement de la joie au simple fait d'en faire crisser la texture.

— Elle te plaît ?, demanda-t-il en relevant la tête, faute de vraiment lever les yeux.

L'observation de la photographie mouvante laissa Méлина stupéfaite, les yeux écarquillés, la bouche à moitié ouverte sous l'étonnement. La scène se déroula sous ses yeux dans un silence religieux. Quel appareil pouvait bien faire ce genre de photos ?

— Incroyable, chuchota-t-elle.

Tendant les bras pour voir la publicité de plus loin, ou encore à travers la lumière de la lampe tempête, son cerveau rationnel cherchait une explication qu'il ne trouverait pas. S'avouant enfin vaincue par la magie, elle regarda la scène une nouvelle fois, sans se lasser.

— Si elle me plaît ?, s'étonna-t-elle en réponse à la question de Merle. C'est extraordinaire ! Je suis photographe à mes heures, alors tu penses. Comment fait-on cela ?

Elle venait d'entrer dans une nouvelle dimension de son propre art, et il faudrait absolument qu'elle s'y essaye. Elle s'était refusée à passer au numérique, ne jurait que par l'argentique, et trouvait là une perspective encore autre. Toute à sa contemplation, elle n'avait pas remarqué que Merle avait replongé sa main dans la boîte.

— Vous n'avez que des photos qui bougent ? Aucune photo fixe ?

Bon sang. Il avait dû être fort déçu par la voiture, finalement.

Déçu, par Merlin non ! C'était même tout l'inverse, à vrai dire. Merle s'était grandement étonné de la singularité de ces photos immobiles qui relevaient le défi de résumer par une seule image l'essence d'un moment.

Comment prenait-on une photographie, en revanche... L'oiseau regarda Méлина depuis le plancher où il était toujours assis en tailleur. Lé vérité qui passa dans ses yeux était tout à fait transparente : il n'en avait pas la moindre idée, même s'il avait déjà vu bien souvent des photographes sorciers user de leur savoir. Il avait été ébloui par l'explosion lumineuse d'une poudre dont il ne connaissait pas la nature et avait vu la tablette libérer le papier glacé incrusté d'un mouvement qui ne devrait jamais mourir. Mais les détails des procédés de photographie sorcière, il ne les connaissait pas...

— Toutes les photos sont comme ça, oui, dit-il en posant à nouveau un doigt sur son menton. Pour les prendre, il faut un artefact... Une boîte qui émet une grande lumière et qui emprisonne le mouvement dans le papier. Mais je ne sais pas bien comment ça marche...

Il aurait aimé répondre à Mélina, visiblement, et lui permettre d'aller jusqu'au bout de la compréhension qu'elle voulait acquérir. Mais s'il ne pouvait le faire, il pouvait en revanche peut-être lui faire plaisir autrement. Elle semblait enchantée par ce qu'elle avait sous les yeux, et ça, il l'avait bien remarqué.

— Si elle te plaît, je te la donne, dit-il en se remettant à fouiller dans la boîte.

Il n'avait pas eu bien souvent l'occasion d'offrir quelque chose à quelqu'un, et il préféra se préparer à un refus plutôt que d'espérer que la jeune-femme repartirait avec. Certains auraient sans nul doute ri de se voir ainsi offrir un prospectus ramassé à terre dans la halle Sainte-Calebasse. Mais la notion qu'avait Merle de la préciosité d'un objet dépassait l'entendement.

Ses doigts laissèrent de côté le papier d'orange qui crissa une dernière fois. Il frôla une page de livre tombée d'un recueil de poèmes d'Enguerrand, souleva une plume du cou d'un pigeon un peu irisée, fit glisser trois cartes issues d'une quinte à trèfle. A cet instant même, quelque chose attira son regard : les bords irréguliers d'un document un peu plus grand et un peu plus rigide, dans le fond de la boîte, au-dessous d'une pile d'autres papiers et objets.

Plongée dans ses pensées, les yeux toujours fixés sur la cornegriche qui répétait inlassablement les mêmes mouvements, Mélina ne réagit pas tout de suite lorsque Merle lui proposa de garder le précieux papier.

— Me la donner ?, s'écria-t-elle en relevant brusquement la tête comme si ce qu'avait dit Merle lui semblait aberrant. Oh non, je ne peux pas accepter...

Aucune moquerie ne planait dans le regard de la jeune-femme, si elle ne pouvait accepter c'était car elle ne voulait pas priver son ami d'un tel trésor, et non pas parce que le cadeau lui semblait ridicule. Elle espérait que Merle ne le prendrait pas ainsi.

— Elle est bien trop précieuse !, ajouta-t-elle rapidement pour couper court à l'éventuel malentendu.

Ce refus, Merle s'y était préparé, bien entendu, mais il ne parvint néanmoins pas à retenir un air de profonde déception. Il ne se méprit pas quant à son opinion. Le résultat était cependant le même : elle venait de refuser son cadeau. Il n'aurait eu aucun mal à s'en séparer si elle l'avait accepté. Justement parce qu'il aurait su que cette photo serait entre de bonnes mains. Il soupira, mais eut un mouvement résigné de la tête, sans rien ajouter. Cette amertume qu'il ressentait, il y était habitué. Il n'insisterait pas. Lentement et un peu tristement, il extirpa de l'amoncellement de souvenirs

ce qu'il venait d'y dénicher. C'était une photographie, une fois encore, dont le mouvement était incrusté dans un papier de bien plus grande qualité que celui du feuillet commercial de Vénison Desbroches. Presque aussi grande que la surface du fond de la boîte, elle voyait se serrer des enfants sur des bancs de bois installés en estrades devant une façade de pierre de Lutèce. Ceux du premier rang étaient assis au sol, précédant trois rangées de leurs semblables assis, debout ou perchés sur le rang du fond avec plus ou moins de discipline. Certains souriaient, d'autres pas. Quelques-uns envoyaient de petits objets pour en taquiner d'autres, un garçon tirait même ostensiblement les tresses d'une grande fillette au regard dur, dans le fond. Tous portaient des sarraus d'un gris ardoise marqué d'un blason impossible à discerner. Sur le côté, un grand homme avec un chapeau regarda sa montre qu'il rangea dans la pochette de son veston de velours côtelé. Un avion en papier passa. Et une fillette assise au premier rang retourna le panneau qu'elle avait été mise en charge de tenir. « *Saint-Archambault SSAE, 1994-1995 - Honoré Miracle, photographe* », disait le carton en lettres calligraphiées.

La main de Merle ralentit et se posa sur son genou, soutenant sous son regard la photographie qui bougeait dans des couleurs sépia. Ses yeux forcèrent la lumière dansante de la lampe-tempête et semblèrent chercher quelque chose. Quelque chose qu'il ne trouva pas.

La déception du commis, Mélina s'en rendit bien compte, et son cœur se déchira. Une nouvelle fois, elle se sentait idiote et maladroite. Elle devrait tacher de trouver un moyen d'accepter la publicité qu'elle tenait toujours en main. Il était hors de question que Merle reparte déçu de cette soirée.

Un trait de curiosité la fit cependant considérer le document qu'il venait d'exhumer. Elle tira sa tête vers l'avant pour tenter de voir ce qui bougeait sur ce qui semblait être une nouvelle « photo » malgré la pénombre. Plissant les yeux, elle vit peut-être une bande de gamins alignés dans un doux désordre. Son esprit faisant abstraction des mouvements, il associa rapidement ce que la jeune-femme avait entrevu avec un de ses propres souvenirs. Le bâtiment, dans le fond, semblait plus grand et plus sombre que sur ses propres photographies, mais il ne faisait nul doute qu'il s'agissait là d'une photo de classe. Un sourire se dessina sur son visage, et disparut bien vite lorsqu'elle posa ses yeux sur Merle. Sa posture et son regard avaient changé imperceptiblement, mais suffisamment pour qu'elle se demande si quelque chose n'allait pas.

— C'est une photo de ton école ?, demanda-t-elle préférant mettre sur des mots plutôt que de rester dans l'expectative.

Les yeux d'emprunt de Merle replongèrent vers la surface de la photographie où il recommença à chercher ce qu'il n'était pas parvenu à trouver. Il ne sembla pas avoir plus de succès, malgré l'attention évidente qu'il portait à cette tâche. Parfois, l'un ou l'autre des protagonistes semblaient attirer

un peu plus longtemps sa considération, mais il finissait par s'en détourner pour poursuivre son investigation. Ce fut la question de Mélina qui le tira de sa contemplation, lui faisant oublier un peu que sa dernière parole avait été prononcée pour refuser la cornegriche. Si c'était une photo de son école... Il pencha la tête de côté pour signifier que cette hypothèse était partiellement juste.

— En quelque sorte, dit-il sans détacher ses yeux de l'alignement d'enfants à côté duquel l'homme au chapeau venait de lever une main comme pour réclamer le silence. Puis il replaça son noeud papillon.

Si Mélina avait vécu plus d'un jour à Lutèce, elle n'aurait eu aucun doute quant à la nature de Saint-Archambault. Tout le monde connaissait l'hôpital sorcier et ses services sociaux d'aide à l'enfance. Ce nom-là faisait partie du contexte de la ville au même titre que le Quai des Heures Fauves ou Notre Dame, à laquelle son bâtiment faisait d'ailleurs face.

— J'ai grandi là jusqu'à mes douze ans, dit-il en approchant un peu la photo de ses yeux pour détailler l'un des gamins, mais en ramenant finalement la photographie sur ses genoux avec un air peu convaincu.

Il tourna le cliché vers Mélina et pointa du doigt l'homme qui regardait à nouveau sa montre à gousset.

— Monsieur Clodohald était le directeur. Il l'est toujours, d'ailleurs... C'est le père de Saule.

La jeune-femme aux cheveux d'un châtain un peu auburn que Mélina avait vue officier toute la soirée au service avait incontestablement des traits communs avec celui qui se tenait si dignement en comparaison des enfants dissipés.

— C'est lui qui m'a appelé Merle, finit-il par ajouter. Il aime les noms de plantes et d'animaux... Ce garçon-là, qui tire les tresses de la fille, s'appelait Fenouil. Et celui-là Orvet. Je m'en suis bien tiré.

Parfois, il croisait encore Monsieur Clodohald sur les quais ou dans la Combe aux Chimères. L'homme ne pouvait le reconnaître, sous ses traits toujours différents. Mais Merle, en revanche, n'aurait pas pu se tromper. Il n'avait pas beaucoup changé, en quinze ans. Il était étonnant de remarquer que certaines personnes semblaient figées dans le temps, et le directeur de Saint-Archambault était l'une d'elles. Peut-être était-ce à cause de son chapeau.

Les sourcils froncés, Mélina avait peu à peu compris. Merle avait été élevé loin de ses parents, il ne les connaissait même peut-être pas. L'établissement austère représenté sur la photographie prit soudain toute sa signification. Un orphelinat ! Voilà où Merle avait grandi, et alors qu'elle tendait la tête un peu plus vers la photo, il sembla à la jeune-femme que le bâtiment

ne lui était pas inconnu. Peut-être étaient-ils passés devant durant leur excursion dans les rues de la ville. Sur la Parvis ? Il n'avait fait aucune allusion à ce moment-là. Douze ans, dans un orphelinat. D'un coup, elle éprouvait une grande tristesse. Grandir sans parents était quelque chose d'inconcevable, pour elle qui était si liée aux siens. Quelle avait été l'enfance du métamorphe au sein de cet établissement, elle l'ignorait, et elle ne le saurait certainement jamais.

Se réadossant contre le mur de la mansarde, son regard devint vague, elle avait le cœur lourd. Elle ne voulait pas une nouvelle fois lui faire du mal et préféra ne pas poser de question à ce sujet-là. Jetant un regard sur la cornegriche qu'elle tenait toujours en main, elle poussa un long soupir.

— J'aimerais bien savoir à quoi tu ressemblais à l'époque. Est ce que tu es sur la photographie ? demanda-t-elle avant de replier la publicité sans pour autant la rendre à Merle. Cette question-là lui semblait acceptable.

Merle ramena la photo à lui et le regarda à son tour. Du veston de Clodohald, ses yeux se remirent à fouiller les rangées dans une ultime tentative pour trouver ce qu'il cherchait. Il ne réalisa pas ce qui passait en Méлина, face à lui, mais quelque chose de douloureux planait dans les Kas.

Pour être honnête, il n'avait jamais eu conscience d'avoir manqué de quoi que ce fut. De ce que l'on n'avait pas connu, on ne pouvait souffrir l'absence. Ce qui remplissait sa vie depuis quelques années, en revanche, il en prenait de plus en plus conscience et réalisait le vide dont il sortait peu à peu. Sans jamais s'en apitoyer, puisqu'il était déjà derrière lui au moment où il le découvrait.

Etait-il sur la photo ? La question de Méлина sonna d'une manière qui lui fit relever la tête et abandonner définitivement ses recherches. *A quoi il ressemblait...* Cette simple parole était sans nul doute appropriée pour quelqu'un qui avait eu un visage individuel, singulier, constant. Quelqu'un qui était certain de savoir ce qu'il trouverait dans le miroir au matin et qui pouvait se faire une représentation mentale de sa personne, en fermant les yeux, et se dire « *voilà ce que je suis* ». Seulement, des visages, Merle en avait porté des milliers pendant les années qu'il avait passées à Saint-Archambault. Et ce qu'il avait tant cherché sur cette photo n'y était pas étranger.

— En principe, j'y suis, répondit-il en laissant la photo retomber sur ses genoux. Je sais lesquels je ne suis pas. Mais les autres... Je ne m'en souviens pas assez...

Il regarda à nouveau le papier glacé, fronçant un peu ses sourcils blonds.

— Peut-être celui-là, pointa-t-il du doigt avec un air peu convaincu en direction d'un gamin un peu plus grand que les autres qui regardait ses pieds sur le côté des gradins.

— Ou alors celle-ci..., considéra-t-il en avisant une fillette aux cheveux noirs et bouclés qui laissait planer son regard vague vers le côté de la scène.

Mélina devinerait sans mal que ce à quoi il ressemblait quand il était enfant était en fait une mosaïque.

Cette réponse frappa la jeune-femme de plein fouet. Évidemment qu'il était incapable de savoir quel enfant il était sur la photographie ! Comment aurait-il été possible de se souvenir de tous les visages qu'il avait porté pendant ces douze années. Sa question lui parut aussitôt complètement absurde, et ses joues rosirent de sa maladresse. Décidément, elle les accumulait en cette fin de soirée.

— Oh je suis bête, excuse-moi... Je pensais te voir sous ton vrai visage, je n'avais pas réfléchi..., répondit elle d'un air gêné.

En réalité, elle aurait bien souhaité disparaître, en cet instant. Elle bredouilla, avançant une main vers le commis :

— Si... si tu veux bien encore... j'aimerais garder ce cadeau. Ça me ferait vraiment plaisir..

Elle redoutait plus que tout qu'il prenne sa décision pour de la pitié, mais elle n'avait pas trouvé mieux que la franchise pour réparer sa maladresse.

Merle l'observa replier la cornegriche et s'apprêta à ouvrir le couvercle de la boîte où elle reprendrait la place qu'elle avait longtemps occupée. Et pourtant, il comprit rapidement que Mélina n'amorcerait pas le mouvement qui aurait dû la lui rendre.

L'idée que la pitié fût ce qui venait de la motiver à accepter son cadeau ne traversa même pas son esprit. Avec un bref sursaut d'étonnement, il posa ses yeux sur elle, lâchant le couvercle de la boîte sur lequel il avait levé la main. Sans qu'il ne le veuille, dans une bouffée de joie, il lui sourit d'une manière bien plus franche. Ce n'était pas l'un de ces sourires discrets auxquels il cédait parfois, non. Celui-là était véritable et heureux. Pourtant, il retomba doucement alors que quelque chose se rappelait à lui. Lentement, il ouvrit la boîte et y replaça la photographie de Saint-Archambault. Il ne saurait pas lequel de ces enfants il avait été.

— Mélina..., dit-il en retrouvant un peu de mal à extirper ses paroles. Il y a quelque chose qu'il faut que je te dise...

Si elle avait commencé à esquisser également un sourire, celui-ci fut balayé dans l'instant. Quelque chose clochait. Pour de bon. Et ce n'était pas seulement lié à sa pathétique façon de mettre les pieds dans le plat. Elle tendit la tête, lui signifiant qu'il avait toute son attention.

— Je t'écoute, murmura-t-elle, pas franchement convaincue qu'elle souhaitait entendre ce qui allait suivre tant l'attitude de Merle avait viré d'un seul coup. Et après toutes les maladresses qu'elle avait faites.

a la croisee des chemins

Non loin, le petit chat noir s'étira sur la couverture bien pliée, avec une volupté souple et féline, et sauta au bas du matelas avant de retraverser la mansarde à pas feutrés. Arrivé sous la fenêtre, il s'assit en répandant sa queue sur les lattes de bois, et leva le nez en l'air pour observer un papillon de nuit qui voletait près du rideau.

L'attention de Méлина n'aidait pas le commis à trouver les mots dont il avait besoin. Plusieurs fois, au cours de la soirée, il avait songé que ce moment viendrait. Il l'avait repoussé, sans cesse. Et à présent, il devait bien se résoudre à le laisser se dérouler. Elle avait été d'une honnêteté transparente avec lui (sauf, peut-être, au moment de glisser un gallion dont il ne soupçonnait pas l'existence dans un torchon humide...), et il le serait également. Il n'envisageait pas de disparaître sans rien dire. Surtout s'il devait ne pas revenir.

Oui, son attitude avait changé. Ce sourire qu'il avait eu n'était plus qu'un mirage dans la persistance rétinienne de celle qui lui faisait face. Il forcerait les mots hors de lui-même, peu importait qu'ils fussent confus ou inappropriés.

— Je vais devoir partir demain, dit-il alors que le pouce de sa main droite en frottait l'index avec un peu de nervosité. Pour combien de temps, je n'en ai aucune idée. Je ne sais même pas si je reviendrai...

Il regarda Méлина, avec visiblement un peu de peur cachée derrière les efforts qu'il faisait pour parler. Oui, il avait regardé la salle de l'auberge comme si cela avait été la dernière fois. Et cet escalier de bois qu'ils avaient gravi jusque-là, il n'était pas bien certain d'avoir un jour à nouveau l'occasion d'en fouler les marches grinçantes.

Est-ce qu'il devait lui dire de ne pas s'inquiéter ? Cette parole-là aurait sonné tellement faux que Merle fut bien incapable de la forcer à sortir... Lui dire de ne pas le chercher ? C'était sans doute inutile, elle n'aurait sûrement pas l'idée de le faire car - après tout - elle le connaissait depuis quelques heures seulement... Ce qui lui vint, alors, fut sans doute plus inattendu. Et plus douloureux à avouer comme à entendre, sans doute, car moins préfabriqué et illusoire.

— Merci pour cette journée... Je suis heureux d'en avoir connu une comme ça, dit-il simplement en retrouvant un sourire terne, alors que le petit chat prenait son élan et bondissait sur la fenêtre où il humerait l'air nocturne pendant encore quelques instants.

Les yeux de la jeune-femme s'écarquillèrent. Elle n'avait même pas remarqué le départ du petit félin. Le point d'ancrage qu'elle avait trouvé en Merle dans ce monde sorcier, qui lui était inconnu, semblait venir de s'écrouler d'un seul coup.

— Partir ?, murmura-t-elle comme pour s'assurer qu'elle avait bien compris. Mais pour aller où ? Tu quittes Lutèce ?

Bien sûr qu'elle s'inquiétait. Pour lui parce qu'il partait pour une destination inconnue, et pour elle qui allait se retrouver seule, à affronter Caupo sans son soutien et à parcourir ces rues qu'elle ne connaissait pas sans une aide, même distante. Baissant la tête pour ne pas que Merle s'aperçoive que ses yeux s'étaient remplis de larmes, elle tenta de reprendre sa constance. Elle ne le connaissait que depuis à peine une journée, après tout. Mais cette auberge, cette mansarde... Elle avait cru qu'elles étaient toute sa vie.

— Tu ne reviendras pas ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire. Comment on pourrait t'empêcher de revenir... J'ignore où tu vas, mais ta vie est ici...

Se forçant à sourire pour éviter de passer pour une folle furieuse, elle s'essuya les yeux d'un revers de manche.

Le regard du commis était retombé jusque sur la surface du matelas. A son tour, il était celui qui se sentait mal-agir. Il ne pouvait lui expliquer pourquoi il partait, malgré la confiance qu'il lui portait déjà. Et pour où, lui-même ne le savait pas. Peut-être était-ce hors de Lutèce, d'ailleurs, et Mélina venait de le mettre devant ce fait là. Il secoua la tête avec impuissance.

— Je ne sais pas, dit-il en se levant du plancher où il était resté assis en tailleur et en soulevant à nouveau la boîte refermée. Et ce qu'il y aurait à dire pour que tu comprennes, je pense que je n'en ai pas le droit.

Lui aussi était amer. Et cette amertume tenait surtout au fait qu'il aurait voulu pouvoir expliquer à Mélina pourquoi lui, l'insignifiant commis de cuisine, allait être mis sous la tutelle de quelques Puissants qui auraient dû ne jamais s'intéresser à son existence.

— Mais si je reviens... Je t'aiderai à trouver un travail.

Il tâcha de sourire, lui aussi.

Il partait, et il ne savait pas pour où ? Des milliers de questions passaient à présent par la tête de Mélina. Il semblait résigné à partir sans même avoir la volonté de le faire. Est-ce que quelqu'un le forçait ? Est-ce qu'il était menacé ? Elle avait le cœur gros. Cette merveilleuse soirée ne finissait pas aussi bien qu'elle avait commencé. Elle passerait certainement les jours suivants à se poser des questions, et sûrement à s'inquiéter tant qu'elle ne reverrait pas Merle sous ce visage ou un autre. Pour l'heure, elle ne comprenait pas, elle ne comprenait rien. Mais quelque chose lui disait qu'elle devait juste accepter de ne pas poser de questions.

— J'espère... que tu feras attention à toi..., dit-elle assez bas.

Se relevant lentement de la couche au ras du sol, elle étira ses jambes ankylosées. Il ne pouvait y avoir de suite à cette conversation, elle le sentait au plus profond d'elle-même. Elle en était triste, mais elle avait commis assez d'impairs en cette soirée.

a la croisee des chemins

— Je suppose que tu as besoin de dormir avant d'affronter ce départ..., dit-elle d'une voix sans joie. Je vais regagner ma chambre.

Merle hocha la tête, l'estomac dorénavant noué. Ainsi allait-elle disparaître, cette journée. Sombrement. Oui, il ferait attention à lui... Et Mélina ne se doutait peut-être pas encore du fait qu'il était bien trop trouillard pour prendre des risques, même minces.

— Je devrais essayer, dit-il en la regardant s'extirper du matelas où elle avait été assise au cours de tout le temps passé sous la mansarde.

Il aurait bien du mal à trouver le sommeil, il s'en doutait. Mais s'il ne dormait pas, il serait trop instable le lendemain pour pouvoir affronter ce qui se présenterait.

Lentement, il se leva lui aussi et marcha jusqu'à la porte qu'il ouvrit sans le moindre bruit. Au dehors, la lumière de l'escalier était ténue, mais elle serait suffisante pour que la jeune-femme trouve sa route jusqu'à la chambre douze. Derrière eux, sur la fenêtre, le petit chat noir s'étira une dernière fois, puis fila sur les ardoises en quête de quelques recueils d'eau de pluie.

Merle ne savait pas dire au-revoir, il n'avait jamais eu à le faire auparavant. En ce soir Saule s'était chargée des adieux pour lui et Caupo les avait juste évités. La main sur le bouton de porte, il regarda simplement Mélina marcher jusqu'à lui, de façon indirecte, comme toujours.

— Je ferai attention si je le peux, souffla-t-il avec un peu plus de mal, peut-être à cause du noeud qui avait serré sa gorge. Toi aussi... et ignore les railleries de Caupo...

Il lui sourit comme il put, tenant la porte ouverte devant elle. Au bout du couloir, les ronflements épais du patron se faisaient entendre par intermittence. Elle ne risquerait rien à redescendre sur la pointe des pieds.

Mélina non plus n'aimait pas les au-revoir, mais de toute façon elle ne comptait pas dire adieu à Merle, elle le reverrait, quelle absurdité aurait pu faire en sorte qu'il en fut autrement ?

Elle fit un pas dans le couloir puis fit demi-tour aussitôt. Rapidement, elle posa un baiser sur la joue du garçon. Elle se doutait qu'il se tendrait instantanément devant cette marque d'affection. Mais elle était comme ça, spontanée et démonstrative, quand les gens le méritaient. Puis elle s'engagea rapidement en direction de l'escalier dont elle descendit quelques marches avant de se retourner une dernière fois vers le commis.

— Merci pour cette soirée, Merle, chuchota-t-elle avant de disparaître dans l'angle de l'escalier sur la pointe des pieds pour regagner sa chambre.

Ce dernier resta là, immobile à la porte de cette mansarde qui avait abrité

tant de ses nuits, encore tétanisé du geste qu'avait eu la locataire de la chambre 12. Il ne lui en voulait pas, il savait que c'était ce que faisaient les gens, et comprenait encore plus que son incapacité à les recevoir venait de lui. Il ne parviendrait probablement jamais à dépasser ceci.

En ce jour, cependant, il avait été confronté à la joie de faire connaissance avec quelqu'un. Il ne savait pas si c'était là une amorce d'amitié, mais – à ses yeux – cela pouvait ressembler à l'idée qu'il s'en faisait. Il n'était pas bien certain d'en aimer les revers, et les sentiments douloureux impliqués par les impasses dans la communication. Mais surtout, il n'était pas certain d'avoir l'opportunité de s'y réessayer encore.

Devait-il préparer des affaires ? Devait-il replier sa couche, pour que Caupo puisse réinvestir la mansarde à ce que bon lui semblerait ? Il referma la porte, le front bas. Il essaierait déjà de dormir un peu. Mais – probablement – cette tentative échouerait.